

TAYLOR JENKINS REID

LES SIRÈNES DE MALIBU

ROMAN




CHARLESTON

TAYLOR JENKINS REID

LES SIRÈNES DE MALIBU

Malibu, samedi 27 août 1983.

La ville entière vibre d'excitation : ce soir, Nina Riva donne sa grande fête annuelle, l'événement le plus notoirement décadent de la côte ouest auquel tout le monde rêve d'être invité, stars du show-biz comme anonymes. La seule personne à ne pas partager cet enthousiasme est peut-être Nina, justement. Après des années à porter sa célèbre famille à bout de bras, elle se passerait bien de jouer une fois de plus les hôtes parfaites.

Livrés à eux-mêmes dès leur plus jeune âge, les enfants Riva ont réussi à devenir des modèles de succès qui fascinent aujourd'hui l'Amérique. Mais sous cette belle façade, Nina, Jay, Hud et Kit cachent chacun leurs propres secrets. Et si à minuit la fête bat son plein, au matin, le passé sera venu frapper à la porte des Riva et leur palais de verre surplombant l'océan sera en flammes.

Des côtes escarpées de Malibu aux plages de sable fin du Pacifique, en passant par l'emblématique Pacific Coast Highway, le portrait envoûtant d'une fratrie aux prises avec ses rêves et son histoire familiale.

« UN RYTHME NARRATIF SUBLIME
SOUTENU PAR L'INTRODUCTION DE TOUT
UN ÉVENTAIL DE PERSONNAGES. »

The Washington Post

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier

ISBN : 978-2-36812-815-2



9 782368 128152

22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design et illustration :
Raphaëlle Faguer



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Taylor Jenkins Reid

LES SIRÈNES
DE MALIBU

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Typhaine Ducellier


CHARLESTON

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Daisy Jones & The Six, 2019

Titre original : *Malibu Rising*

Copyright © Rabbit Reid, Inc., 2021

Tous droits réservés.

Première publication aux États-Unis par Ballantine Books, une marque de Random House, une division de Penguin Random House LLC, New York.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Typhaine Ducellier

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-815-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

MALIBU S'ENFLAMME.

C'est ce que fait Malibu de temps à autre, tout simplement.

Des tornades balaient les plaines du Midwest. Des inondations ravagent l'Amérique du Sud. Des ouragans se déchaînent dans le golfe du Mexique.

Et la Californie brûle.

La terre ne cessait de prendre feu quand elle était occupée par les Chumash, en 500 avant notre ère. Elle prit feu dans les années 1800, lorsque les colons espagnols la revendiquèrent. Elle prit feu le 4 décembre 1903, à l'époque où la bande de terre désormais connue sous le nom de Malibu appartenait à Frederick et May Rindge. Les flammes ravagèrent près de cinquante kilomètres de littoral et engloutirent leur maison de plage victorienne.

Malibu prit feu en 1917 et en 1919, bien avant l'arrivée des premières stars de cinéma. Elle prit feu en 1956 et en 1958, alors que les longboarders et les lolitas des plages débarquaient au compte-gouttes sur son rivage. Elle prit feu en 1970 et en 1978, après que les hippies eurent élu domicile dans ses vallées.

Elle prit feu en 1982, en 1985, en 1993, en 1996, en 2003, en 2007 et en 2018. Et plusieurs fois entre-temps.

Parce que c'est dans la nature de Malibu de brûler.

À l'entrée de Malibu se trouve aujourd'hui un panneau qui proclame « MALIBU, 43 KILOMÈTRES DE BEAUTÉ. » La ville, longue bande étriquée qui embrasse la côte, est nichée entre l'eau et la roche, coupée en deux par une autoroute appelée la Pacific Coast Highway, ou PCH.

À l'ouest de la PCH s'étend une interminable série de plages, berceaux des vagues bleu turquoise de l'océan Pacifique. De nombreuses maisons s'entassent en bord de mer, longeant la route et se livrant bataille quant à laquelle aura la meilleure vue, laquelle sera la plus étroite, la plus haute. Le littoral est dentelé et rocailleux. L'odeur de l'iode flotte dans l'air.

Directement à l'est de la PCH se dressent les montagnes, immenses et arides. Vert et ocre, elles dominent le paysage, leurs flancs couverts de broussailles du désert, d'arbrisseaux sauvages, de taillis noueux et cassants.

C'est une terre sèche. Une poudrière. Bénie ou maudite au gré de la brise.

Chauds et forts, les vents de Santa Ana s'engouffrent à travers les montagnes et les vallées, depuis la terre vers la mer. La légende dit qu'ils sèment le chaos et le désordre. Mais ce qu'ils font réellement, c'est jouer les accélérateurs.

Une minuscule étincelle dans les buissons secs du désert peut se transformer en un brasier sauvage et incontrôlable, une flambée rouge et orange qui dévore la terre et recrache une épaisse fumée noire qui obstrue le ciel. Le soleil disparaît sur des kilomètres et la cendre tombe comme de la neige.

Les habitats naturels (broussailles, arbustes et arbres) et les maisons (chalets, manoirs et pavillons, ranchs, vignobles et fermes) partent en fumée, laissant derrière eux une terre brûlée.

Mais cette terre connaît alors une nouvelle jeunesse. Elle est prête pour que de nouvelles choses y poussent.

Destruction et renouveau. Renaître de ses cendres. L'histoire du feu.

L'incendie de Malibu de 1983 commença non pas dans les collines désertiques, mais sur le littoral.

Il démarra le samedi 27 août au 28150 Cliffside Drive, chez Nina Riva, durant l'une des fêtes les plus tristement célèbres de l'histoire de Los Angeles.

Aux alentours de minuit, la fête annuelle était devenue totalement incontrôlable.

À 7 heures du matin, la côte de Malibu était engloutie par les flammes.

Tout ça parce qu'à l'instar de Malibu, dont c'est la nature de brûler, c'était aussi dans la nature d'une personne en particulier de mettre le feu ce soir-là, puis de s'en aller.

SAMEDI 27 AOÛT 1983

PREMIÈRE PARTIE
DE 7 H 00 À 19 H 00

7 H 00

NINA RIVA SE RÉVEILLA, sans ouvrir les yeux. La conscience s'infiltra lentement en elle, comme pour lui faire comprendre sans la brusquer que le matin était arrivé. Elle s'imagina d'abord dans l'eau, sur sa planche de surf, avant que la réalité ne commence à la rattraper. Et la réalité, c'était que dans une douzaine d'heures environ, des centaines de personnes allaient envahir sa maison. Une fois de plus, elle songea que tous les invités présents ce soir seraient au courant de ce qui lui était arrivé. Quelle indignité.

Nina eut envie de pleurer avant même d'ouvrir les rideaux que constituaient ses longs cils.

Si elle se concentrait, elle pouvait entendre les vagues s'écraser au bas de la falaise.

Elle s'était toujours imaginé acheter une maison en bord de plage semblable à celle où elle avait grandi avec ses frères et sa sœur, sur l'ancienne Malibu Road. Un

bungalow un peu délabré près de la PCH, construit sur pilotis, à demi sur l'eau. Elle se souvenait avec affection des embruns sur les fenêtres, du bois à moitié pourri et du métal rouillé qui soutenaient le sol sous ses pieds. Elle aurait aimé aller sur sa terrasse et n'avoir qu'à baisser les yeux pour voir la mer, entendre les vagues se briser bruyamment juste en dessous d'elle.

Mais Brandon avait voulu vivre sur les falaises.

Alors il avait acheté cette énorme demeure de verre et de béton dans l'enclave de Point Dume, à quinze mètres au-dessus de l'eau. Il fallait descendre une pente raide parmi les rochers, puis un escalier escarpé pour atteindre la plage.

Nina continua à tendre l'oreille pour écouter l'océan, les yeux clos. À quoi bon les ouvrir ? Il n'y avait rien à voir.

Brandon n'était pas dans leur lit. Brandon n'était pas à la maison. Brandon n'était même pas à Malibu. Il était au Beverly Hills Hotel, avec ses murs en stuc rose et ses palmiers verts. À cette heure matinale, il enlaçait certainement Carrie Soto dans son sommeil. À son réveil, il écarterait ses cheveux de son visage avec sa grosse main et l'embrasserait dans le cou. Puis les deux se prépareraient probablement à partir ensemble pour l'U.S. Open.

Au secours.

Nina ne détestait pas Carrie Soto de lui avoir volé son mari, car on ne peut pas voler le mari de quelqu'un. Carrie Soto n'était pas une voleuse ; c'était Brandon Randall qui était un traître.

C'était *lui*, la seule et unique raison pour laquelle Nina Riva apparaissait à la une du numéro du 22 août de *Now This*, avec pour gros titre : « NINA ABANDONNÉE : RUPTURE DU COUPLE PHARE DE L'AMÉRIQUE. »

Un article entier racontait comment son mari, joueur de tennis professionnel, l'avait quittée pour sa maîtresse, joueuse de tennis professionnelle.

L'image sur la couverture était assez flatteuse. Ils avaient utilisé un des clichés de la séance photo qu'elle avait effectuée aux Maldives, plus tôt dans l'année. Elle portait un bikini échancré fuchsia. Ses longs cheveux bruns éclaircis par le soleil, un peu humides et légèrement bouclés, encadraient ses yeux marron foncé et ses épais sourcils. Sa très fine lèvre supérieure surmontait l'inférieure, très pulpeuse. Les fameuses lèvres Riva, comme elles avaient été surnommées à l'époque où son père Mick les avait rendues célèbres.

Sur le cliché d'origine, Nina tenait une planche de surf, sa thruster Town & Country 6' 2 jaune et blanche. Sur la couverture du magazine, ils avaient rogné la planche. Mais Nina avait l'habitude, désormais.

À l'intérieur de la revue figurait une photo de Nina sur le parking d'un supermarché, prise trois semaines plus tôt. Vêtue d'un bikini blanc sous une robe d'été à fleurs, elle fumait une Virginia Slims et avait un pack de soda à la main. Si on regardait de près, on pouvait voir qu'elle avait pleuré.

À côté, ils avaient mis une photo représentant son père, qui datait du milieu des années soixante. Grand, hâlé et d'une beauté conventionnelle, en short de bain, chemise hawaïenne et sandales, il se tenait devant un magasin Trancas Market, une Marlboro à la bouche et un sac de courses au bout du bras. Au-dessus des deux clichés figurait l'inscription « LES CHIENS RIVA NE FONT PAS DES CHATS. »

En couverture, Nina était dépeinte comme la femme larguée d'un homme célèbre. À l'intérieur, elle était dépeinte comme la fille d'un homme célèbre. Chaque fois qu'elle y pensait, sa mâchoire se contractait.

Elle ouvrit enfin les yeux et fixa le plafond quelques instants. Puis elle s'extirpa de son lit et se leva. Uniquement vêtue d'un bas de bikini, elle descendit l'escalier en béton, entra dans la cuisine carrelée, fit glisser les portes coulissantes qui donnaient sur le jardin et sortit sur la terrasse.

Elle inspira une grande bouffée d'air iodé.

Il ne faisait pas encore chaud ce matin-là ; la brise typique de toutes les villes de bord de mer soufflait vers le large. Nina la sentait caresser ses épaules tandis qu'elle s'avavançait sur la pelouse parfaitement tonduée, des brins d'herbe s'immisçant entre ses orteils. Elle marcha jusqu'au bord de la falaise.

Elle regarda l'horizon. L'océan était d'un bleu d'encre. Le soleil était apparu dans le ciel environ une heure plus tôt. Des mouettes poussaient des cris aigus tandis qu'elles plongeaient et remontaient au-dessus de l'eau.

Les conditions étaient bonnes. Une houle entrait à Little Dume. Elle observa une série de vagues se briser sans que personne ne les prenne. C'était une vision tragique.

Elle allait les prendre.

Elle allait laisser l'océan la guérir, comme elle l'avait toujours fait.

Elle vivait peut-être dans une maison qu'elle n'aurait jamais choisie. Elle venait peut-être de se faire plaquer par son mari alors qu'elle ne se rappelait même plus pourquoi elle l'avait épousé. Mais le Pacifique était *son* océan. Malibu était *sa* maison.

Ce que Brandon n'avait jamais compris, c'était que la beauté d'habiter à Malibu ne résidait pas dans le fait de vivre dans le luxe, mais dans la nature à l'état brut.

Le Malibu de la jeunesse de Nina était plus rural qu'urbain. À l'époque, les collines étaient parsemées de chemins de terre et peuplées de cahutes modestes.

Ce que Nina adorait dans sa ville natale, c'étaient les fourmis qui trouvaient toujours un moyen d'atteindre le comptoir de la cuisine, les pélicans qui déféquaient sur la terrasse, les tas de crottin empilés sur le bord de routes même pas goudronnées, laissés là par les voisins partis à cheval au marché.

Nina avait passé toute sa vie sur cette petite bande de côte et elle savait bien qu'elle ne pouvait pas faire grand-chose pour l'empêcher de changer. Elle l'avait vue se transformer, elle avait vu les humbles ranchs se convertir en quartiers résidentiels de classe moyenne. À présent, c'était le paradis des demeures démesurées en bord de plage. Avec de si beaux panoramas, cela n'avait été qu'une question de temps avant que les ultra-friqués débarquent.

La seule véritable surprise, c'était que Nina en avait épousé un. Et qu'elle était désormais propriétaire de ce morceau du monde, que cela lui plaise ou non.

Dans un moment, elle rebrousserait chemin et retournerait dans la maison. Elle mettrait son maillot de bain et reviendrait exactement au même endroit, puis elle descendrait la falaise pour attraper sa planche, qu'elle conservait dans un abri de plage.

Mais à cet instant précis, Nina ne pensait qu'à la fête de ce soir, à tous ces gens qui savaient que son mari l'avait quittée et à qui elle devrait faire face. Elle ne bougea pas. Elle n'était pas prête.

Nina Riva resta au bord de cette falaise en haut de laquelle elle n'avait jamais eu envie d'habiter, à regarder cette eau dont elle aurait aimé être plus proche. Alors, pour la première fois de sa vie silencieuse, elle cria dans le vent.

— **R**ESTE ICI.
Jay Riva descendit de sa CJ-8, sauta par-dessus la grille, remonta l'allée de gravier et frappa à la porte de sa sœur aînée.

Pas de réponse.

— Nina ! Tu es levée ?

La ressemblance était saisissante. Il était grand et élancé comme elle, bien que d'une constitution plus musclée. Ses yeux marron, ses longs cils et ses cheveux bruns coupés court lui conféraient le genre de beauté qui incitait à se croire tout permis. Avec son short de surf, son tee-shirt délavé, ses lunettes de soleil et ses tongs, il avait l'air de ce qu'il était : un champion de surf.

Il frappa à nouveau, un peu plus fort. Toujours rien.

Il fut tenté de cogner jusqu'à ce que Nina sorte du lit, car il savait qu'elle finirait par descendre. Mais ce n'était

pas le moment de jouer les connards avec elle. Alors il fit demi-tour, remit ses Wayfarer et regarda sa Jeep.

— Ce sera seulement toi et moi ce matin, annonça-t-il.

— On devrait la réveiller, insista Kit. Je suis sûre qu'elle aimerait aller à l'eau, elle aussi.

Petite Kit. Jay démarra et commença son demi-tour en trois temps en faisant attention que leurs planches restent bien en place à l'arrière.

— Elle regarde les prévisions comme nous, répondit-il. Elle est au courant des vagues qu'il y a aujourd'hui. C'est une grande fille.

Kit prit la chose en considération tout en regardant par la fenêtre. Ou plutôt : en regardant par là où se serait trouvée la fenêtre si la voiture avait eu des portières.

Kit était mince et bien faite, avec la peau mate et les muscles parfaitement dessinés. Elle avait de longs cheveux bruns éclaircis par le soleil et le jus de citron. Des taches de rousseur parsemaient son nez et ses pommettes. Avec ses yeux verts et sa bouche pulpeuse, elle ressemblait à une version miniature de sa sœur, mais sans sa grâce et son aisance. Elle était belle, mais peut-être un peu gauche. Un peu gauche, mais peut-être belle.

— J'ai peur qu'elle déprime, finit par dire Kit. Elle a besoin de sortir de chez elle.

— Elle ne *déprime* pas, répliqua Jay alors qu'il arrivait au croisement avec la PCH. Elle s'est fait larguer, c'est tout.

Il regarda à droite, puis à gauche, pour calculer à quel moment tourner.

Kit leva les yeux au ciel.

— Quand on s'est séparés, avec Ashley... continua Jay.

Ils filaient désormais vers le nord. Les montagnes se dressaient à leur droite, le vaste océan bleu s'étendait à leur gauche. Le vent soufflait si fort que Jay était obligé de crier.

— ... j'étais contrarié sur le coup, mais après, je m'en suis remis. Ce sera bientôt pareil pour Nina. C'est comme ça, les relations.

Jay semblait oublier que lorsque Ashley l'avait quitté, il était tellement mal qu'il avait purement et simplement refusé d'admettre la rupture pendant près de deux semaines. Mais Kit n'allait certainement pas le mentionner, car elle courrait alors le risque qu'il aborde le sujet de sa vie sentimentale à elle. À vingt ans, Kit n'avait encore embrassé personne. Et c'était quelque chose qu'elle ressentait chaque jour, à chaque instant, parfois plus vivement, parfois moins. Son frère lui parlait souvent comme à une enfant quand il s'agissait d'amour. Dans ces moments-là, elle rougissait de rage et de gêne à parts égales.

Ils s'approchèrent d'un feu rouge et Jay ralentit.

— Tout ce que je voulais dire, c'était que ça lui ferait sûrement du bien de surfer, dit Kit.

— Ça va aller.

Il n'y avait personne d'autre à l'intersection. Il appuya sur l'accélérateur et repartit, même si le feu n'était pas encore passé au vert.

— De toute façon, je n'ai jamais aimé Brandon, lâcha-t-elle.

— menteuse, rétorqua Jay en la regardant du coin de l'œil.

Il avait raison. Elle l'aimait bien. Elle l'adorait, même. Tout le monde l'adorait.

Le vent rugissait de plus en plus fort à mesure que Jay accélérât. Ils gardèrent le silence jusqu'à ce que Jay fasse un demi-tour pour se garer sur le côté de la route à County Line, une frange de sable tout au nord de Malibu, où des surfeurs traînaient à l'eau à longueur d'année.

À présent, avec la houle de sud-ouest, il y aurait des vagues suffisamment creuses pour faire des tubes. Et peut-être même frimer un peu si le cœur leur en disait.

Jay avait remporté la première et la troisième place lors de deux championnats de surf aux États-Unis. Il avait fait trois fois la couverture de *Surfer's Monthly* en trois ans. Décroché un sponsoring avec O'Neill. Reçu une offre de la part de RogueSticks pour créer une gamme de shortboards Riva. C'était un des favoris pour le tout premier championnat Triple Crown qui devait avoir lieu plus tard dans l'année.

Jay savait qu'il était doué. Mais il savait aussi que s'il attirait l'attention, c'était en partie à cause de son père. Et parfois, c'était difficile de déterminer où se trouvait la limite entre les deux. L'ombre de Mick Riva excellait à hanter chacun de ses enfants.

— Prête à donner une leçon à ces gros bleus ? demanda Jay.

Kit hocha la tête avec un sourire complice. L'arrogance de son frère avait le don de la faire enrager et rire à la fois. Une certaine catégorie de la population le considérait sûrement comme le surfeur le plus prometteur du pays. Mais pour Kit, ce n'était que son grand frère, dont l'aérial commençait à perdre de sa saveur.

— On y va, déclara-t-elle.

Un type de petite taille à l'air gentil repéra Jay et Kit alors qu'ils descendaient de voiture. Seth Whittles. Ses cheveux mouillés étaient ramenés vers l'arrière, sa combinaison baissée sur les hanches. Il s'essuyait le visage avec une serviette.

— Salut, mec. Je me disais bien que je te croiserai ici ce matin, dit-il à Jay. Les tubes sont parfaits.

— Ouais.

Seth avait un an de moins que Jay et avait fait toute sa scolarité dans la classe en dessous de lui. Désormais, à l'âge adulte, ils évoluaient dans les mêmes cercles. Ils surfaient les mêmes pics. Et Jay avait l'impression que Seth prenait ça comme une victoire.

— Ça va être une grosse soirée, lança Seth.

Sa voix donnait l'impression qu'il se jetait à l'eau, et Kit comprit aussitôt que c'était sa façon d'annoncer qu'il serait présent. Elle croisa son regard et il lui sourit, comme s'il venait juste de se rendre compte de son existence.

— Salut.

— Salut.

— Ouais, mec, grosse soirée en perspective, confirma Jay. Chez Nina, comme l'année dernière.

— Cool, dit Seth tout en gardant un œil sur Kit.

Pendant que Seth et Jay continuaient à discuter, Kit sortit les planches de la Jeep et leur appliqua de la wax. Elle se dirigea ensuite vers l'océan, une planche sous chaque bras. Jay la rattrapa et récupéra la sienne.

— Apparemment, Seth vient ce soir.

— J'ai cru comprendre, répondit Kit.

— Il... Il te matait.

Il n'avait jamais vu quelqu'un mater Kit auparavant. Nina oui, tout le temps. Mais pas Kit.

Il observa sa petite sœur avec un regard nouveau. Est-ce qu'elle était sexy ? Rien que le fait de se poser la question, c'était déjà trop pour lui.

— Si tu le dis.

— C'est un mec bien, mais c'est bizarre, continua Jay. De voir quelqu'un reluquer ma petite sœur sous mon nez comme ça.

— J'ai vingt ans, Jay, fit remarquer Kit en attachant son leash autour de sa cheville.

Il fronça les sourcils.

— N'empêche.

— Si ça peut te rassurer, je préférerais mourir plutôt que de rouler des pelles à Seth Whittles, dit-elle en se redressant et en attrapant sa planche. Alors pas la peine d'en faire un drame.

Jay songea que Seth n'était pas mal. Et il était sympa. Il tombait toujours amoureux d'une fille ou d'une autre. Il les emmenait dîner au restaurant et tout ça. Kit aurait pu plus mal tomber. Parfois, il ne la comprenait vraiment pas.

— Tu es prêt ? demanda Kit.

Il hocha la tête.

— On y va.

Ils entrèrent dans l'eau, comme ils l'avaient fait à de si nombreuses reprises au cours de leurs vies. Allongés sur leurs planches et ramant vers le large, côte à côte.

Il y avait déjà une poignée de surfeurs au line up, mais lorsque Jay franchit les déferlantes, sa supériorité était évidente. En le voyant se diriger vers eux, les types présents à l'eau se dispersèrent pour lui faire de la place.

Jay et Kit s'installèrent au pic.

A USSI PETIT QUE SES SŒURS ET SON FRÈRE étaient grands, aussi râblé qu'ils étaient minces, pétri de coups de soleil à longueur d'étés alors qu'eux bronzaient, Hud Riva était le plus intelligent de la fratrie. Beaucoup trop intelligent pour ne pas comprendre les véritables ramifications de ce qu'il faisait.

Il était à une douzaine de kilomètres au sud sur la PCH, dans une caravane Airstream garée illégalement à Zuma Beach, en train de faire un cunni à Ashley. L'excopine de son frère.

Néanmoins, il n'aurait pas formulé la chose ainsi. Pour lui, ils faisaient l'amour. Ils mettaient beaucoup trop de cœur dans tout ça, dans chaque respiration, pour que ce soit moins que de l'amour.

Hud aimait la fossette d'Ashley, ses yeux d'un vert doré, ses cheveux dorés tout court. Il aimait qu'elle n'arrive pas à prononcer le mot *abasourdir*, qu'elle lui

demande toujours comment allaient Nina et Kit, et que son film préféré soit *La Bidasse*.

Il aimait sa dent de travers, visible uniquement lorsqu'elle riait. Chaque fois qu'elle surprenait Hud en train de la regarder, elle était gênée et se couvrait la bouche d'une main tout en riant encore plus fort. C'était également une des choses qu'il aimait chez elle.

Dans ces moments-là, Ashley lui donnait une tape et disait :

— Arrête, tu me mets mal à l'aise.

Mais ses yeux pétillaient, et lorsqu'elle faisait ça, il savait qu'elle l'aimait aussi.

Elle lui disait souvent qu'elle aimait ses larges épaules et ses longs cils. Elle aimait qu'il prenne soin de sa famille. Elle admirait son talent : le monde était toujours plus beau à travers l'objectif de Hud qu'à travers ses propres yeux. Elle admirait aussi le fait qu'il aille dans des eaux aussi dangereuses que les surfeurs, sauf que lui était à la nage ou en équilibre sur un Jet-Ski, un lourd appareil photo dans les mains pour capturer dans une lumière et un mouvement parfaits ce que Jay était capable de faire sur sa planche.

Aux yeux d'Ashley, c'était ça, la prouesse la plus impressionnante. Après tout, ce n'était pas seulement Jay qui avait fait la couverture de *Surfer's Monthly* trois fois en trois ans ; c'était Hud aussi. Le nom de Hudson Riva apparaissait dans ces trois numéros. Toutes les photos les plus célèbres de Jay, c'était Hud qui les avait prises. La vague qui cassait, la planche qui fendait l'eau, les embruns, l'horizon... Jay savait peut-être surfer, mais c'était Hud qui rendait ça beau. Ashley était convaincue que Jay avait autant besoin de Hud que Hud de Jay.

C'était pour cette raison que lorsque Ashley regardait Hud Riva, elle ne voyait pas un gamin en quête

d'attention ni de reconnaissance. Elle voyait un homme discret dont le travail parlait pour lui.

Grâce à elle, Hud se sentait plus viril que jamais.

La respiration d'Ashley devint plus entrecoupée alors que Hud accélérât la cadence. Il connaissait son corps, il savait de quoi elle avait besoin. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait ça. Ni la deuxième, ni la dixième.

À la fin, Ashley l'attira à elle pour qu'il s'allonge à ses côtés. L'atmosphère était étouffante (ils avaient fermé porte et fenêtres avant même de s'embrasser, par peur d'être vus, entendus ou même *sentis*). Ashley se redressa et entrouvrit la fenêtre près du lit pour laisser entrer la brise. L'air salé ne tarda pas à dissiper l'humidité.

Le bruit des familles et des adolescents sur la plage leur parvenait, celui des vagues qui venaient lécher le rivage, le coup de sifflet aigu d'un sauveteur perché en haut de la tour de surveillance la plus proche. De nombreuses zones de plage à Malibu étaient interdites d'accès, mais Zuma, cette vaste étendue de sable fin et de côte ininterrompue le long de la PCH, était accessible à tous. Lors de journées comme celle-ci, elle attirait des familles en provenance de tous les recoins de Los Angeles, désireuses de vivre un dernier jour mémorable de vacances d'été.

— Salut, dit doucement Ashley avec un sourire timide.

— Salut, dit Hud, sous le charme.

Il attrapa la main gauche d'Ashley et joua avec ses doigts, les entrelaçant avec les siens.

Il aurait été capable de l'épouser. Il le savait. Ce qu'il n'avait jamais éprouvé pour personne, il l'éprouvait pour elle. Il avait le sentiment de l'avoir su depuis le jour de sa naissance, même s'il était conscient que c'était impossible.